

ARTS
146, Faubourg Saint-Honoré - VIII*

9 OCTOBRE 1963

15 OCTOBRE 1963

LES ÉTATS GÉNÉRAUX DE LA POÉSIE OUVERTE

les machines à poèmes de l'École du Pacifique

La plus récente des anthologies de la nouvelle poésie anglaise, celle des Penguin Books (1), diagnostique un mal dont les poètes outre-Manche seraient assez généralement atteints : « *gentility* », que l'on pourrait traduire par « bien-séance », et presque « conformisme ». Or, les deux groupes anglo-saxons qui se sont produits jusqu'ici à la Biennale (et que « *The New Poetry* » ignore) réagissent là violemment — chacun à sa façon. Tout d'abord, les « *Poètes du bord Pacifique* », John Esam et Daavid Allen (l'un de Nouvelle-Zélande, l'autre d'Australie) : ils se donnent comme aire culturelle non plus cette province littéraire où légifèrent Eliot, Pound et Auden, mais un immense domaine « où l'Orient et l'Occident se fondent l'un dans l'autre comme les poignets brisés du jour et de la nuit ». Esam et Allen

représentants de ce qui, dans la poésie de langue anglaise, correspondrait à « l'École du Pacifique » en peinture... Mais ce n'est pas seulement un renouvellement des thèmes : Allen pratique la « machine poetry », comme Brion Gysin l'a nommée ; pour lui, le poème n'existe pleinement que sur la bande magnétique (à la façon de la musique concrète) et il est nécessairement accompagné de projections sur un écran. Ainsi a-t-on pu voir à la Biennale Daavid sur scène venir dialoguer avec son propre visage plus grand que lui.

Les Anglais Michael Horowitz et Pete Brown demandaient tout à l'inspiration, quant à eux. Une inspiration provoquée et soutenue par le jazz, l'alcool, la drogue. L'un pieds nus, l'autre barbu, agrippant le micro comme des chanteurs de blues, ils laissaient libre cours aux mots, et leur poème passait

de la confession à l'invective, de la déclaration solennelle au syllabisme bop, de l'incantation à l'antiréclame. « Oui/ le feu vert dit : Passe/ Mais je dois m'arrêter/ A la maison, à la maison/ Je le répète une fois de plus/ Je n'abandonne pas tout espoir/ Pas plus que mes principes. » Malheureusement, ces principes sont vagues, et il faut sans doute une foi comme celle d'un Maïakovsky, tout embrassante et embrassante, pour donner cohérence et force de persuasion à de tels élans.

Le programme de « *Poésie Etc Américaine* » présenté par Emmett Williams nous fait pénétrer dans un monde autre, et muet, ou presque. C'est comme assister à une cérémonie rituelle dont la seule divinité serait le Hasard. Le grand modèle, ici, est le compositeur John Cage, l'inventeur des pianos préparés. Et il s'agit, pour Emmett

Williams et ses amis, d'accomplir des « actes apparemment absurdes mais en réalité chargés de signification ». Tout ce qui existe, nous le savons, signifie quelque chose et, en même temps, autre chose. Les « actes » indescriptibles de ces New Yorkais (Dick Higgins, Jackson MacLow, Benjamin Patterson, Al Hansen, Lamonte Young, George Brecht, etc.), nous le rappellent à leur façon (2).

Jean-Clarence LAMBERT

(1) *The New Poetry*, préface de A. Alvarez.

(2) Chaque mardi et chaque mercredi d'octobre, à 18 heures, dans l'auditorium de la Biennale de Paris, au Musée d'Art Moderne. En plus de ces différentes manifestations anglo-saxonnes, on a assisté à une représentation du groupe TEL QUEL (Marcellin Pleynet, Philippe Sollers, Jean-Pierre Faye, Denis Roche) et à INCIDENTS-POESIE DIRECTE, de Jean-Jacques Lebel, avec Alain Jouffroy, Elie-Charles Flamand et la lecture de bouleversantes « Chansons à reculons » de Jean-Pierre Duprey.